

## ***Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour la vie du monde.***

Comment Jésus pouvait-il espérer se faire comprendre par ses contemporains ? Il semble ne chercher aucune atténuation au choc que cela génère mais au contraire faire tout pour provoquer ses interlocuteurs. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.* Il insiste, se répète : *Ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui.*

*Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ?* Les Judéens pouvaient-ils ne pas se scandaliser et refuser de l'écouter ? Et si en fait Jésus avait évité de les choquer encore plus. Ce que saint Paul, lui, n'hésitera pas à faire en expliquant aux Corinthiens que nous serons absorbés, engloutis, dévorés par la vie. *En effet, écrit-il, nous qui sommes dans cette tente, notre corps, nous sommes accablés et nous gémissons, car nous ne voudrions pas nous dévêtir, mais revêtir un vêtement par-dessus l'autre, pour que notre être mortel soit absorbé par la vie.* Ce passage est très proche de cet autre que nous venons d'entendre : *Il faut en effet que cet être périssable que nous sommes revête ce qui est impérissable ; il faut que cet être mortel revête l'immortalité. Et quand cet être périssable aura revêtu ce qui est impérissable, quand cet être mortel aura revêtu l'immortalité, alors se réalisera la parole de l'Écriture : La mort a été engloutie dans la victoire. Ô Mort, où est ta victoire ?*

Saint Paul ne craint donc pas de nous annoncer que nous serons engloutis, absorbés, dévorés par la vie ! De sorte que nous serons revêtus de l'impérissable, plongés dans l'immortalité, enveloppés dans la chair ressuscitée du Christ qui nous aura assimilé à lui. Jésus s'est limité à provoquer les Judéens en leur révélant le premier aspect de l'incompréhensible mystère eucharistique : sa chair à manger et son sang à boire ; sans aller donc jusqu'à leur dévoiler le second : c'est le Christ qui nous assimile à lui et non nous qui l'assimilons, lui qui nous digère quand nous communions à son corps et à son sang, lui qui nous absorbe en sa vie divine et filiale, lui qui nous annexe comme membres de son corps.

*Mes paroles sont esprit et vie* dira-t-il ensuite aux apôtres scandalisés. *Je suis la résurrection et la vie* avouera-t-il plus tard à Marthe en deuil de Lazare. C'est la vie elle-même qui ose nous dire : « Mangez-moi que je vous devore ». Cette vie qui dans le monde animal ne cesse de nous montrer qu'elle renaît sans cesse de partout se jouant de la mort, s'en moquant même ou plutôt s'en nourrissant. Cette vie qui trouve en l'humain son épanouissement unique celui de l'esprit, précisément. En notre humanité la vie végétale et animale se déploie en sa dignité la plus haute, celle de la conscience, celle de l'esprit capable de connaître et d'aimer, de donner. Et pourtant en chacun de nous, la vie reste bridée. Nous ne cessons d'entraver son aspiration à l'infini par notre moi possessif. Notre personnalité égoïste et peureuse s'identifie sans cesse à la vie mystérieuse qui l'habite. Comment ne pas penser « ma » vie, « moi, mon petit moi inquiet et rabougri » quand je dis « vie » ! Si bien que je lui nie sa dimension proprement spirituelle, son élan infini de don. Je ne sais traduire autrement que par la convoitise l'élan qui m'habite, le mystérieux désir qui me constitue. La vie est en moi prisonnière de mon avidité. L'emprisonne la joyeuse et tendre gratuité de Dieu dans les griffes de mon inquiétude.

Alors, quand la vie se révèle en Jésus et se met à parler en toute liberté, elle mortifie notre raison ! *Ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson !* Quand la vie ose s'exprimer librement, elle nous manifeste alors la brûlure de son désir : désir de donner, de se donner à l'infini désir de nous annexer à sa folle joie de donation jusqu'à nous engloutir pour faire de chacun de nous d'autre source, d'autre point où peut surgir l'élan de sa générosité.

Et la vie humilie aussi notre personnalité lorsque la mort vient la gifler : la mort d'un être cher avant que ce ne soit la nôtre. La mort nous révèle violemment l'illusion ridicule de notre prétention à la capture, capture des autres – que l'on confond si souvent avec l'affection –, autant que capture de notre propre mystère. Le deuil n'est-il pas seulement ce long et lent apprivoisement avec la vie une fois que la mort a humilié nos illusions ? Le deuil est ce moment béni et libérateur, aussi douloureux soit-il, cruel car humiliant, qui avant tout est nécessaire pour que notre regard s'ouvre enfin sur l'exigence profonde de l'esprit qui est vie !

Oui, la vie en nous exige notre libération. En un instant comme on retourne une chaussette, ma convoitise sera retournée, le mortel révélera ma soif d'immortalité, le périssable mon attente de l'impérissable, mon avidité se verra obliger de reconnaître qu'elle n'était que mauvaise traduction d'un désir infini, méconnu, étrange et indomptable de gratuité.

En participant au festin des noces de l'agneau et en communiant maintenant au corps et au sang du Christ, laissons-nous happer par la vie du ressuscité en laquelle tous nos défunts attendent avec nous la résurrection de la chair : la glorieuse et charnelle victoire de la vie.